

PETITE POSTE

Panacea. Québec.—Mais non, il ne suffit pas de dire que l'on est lecteur d'un journal pour avoir le droit, ou s'arroger le droit d'y écrire. Il faut—nous sommes lassés, fatigués de le dire depuis des années et de n'être pas compris encore—il faut le nom *réel* de la personne qui écrit, son adresse exacte. Supposez qu'il y ait plagiat : à qui peut-on s'en prendre, si la lettre d'envoi au moins n'est pas signée ?

Enfin—et puisqu'on nous y force, nous le disons malgré toute la peine que cela nous cause—il est de la dernière inconvenance de ne pas donner son nom et son adresse, quoi que ce soit que l'on écrive.

A l'avenir, nous ne répondrons plus à aucune lettre ou envoi non signés d'un nom responsable et nous donnant l'adresse exacte du correspondant. Poésies, récits, nouvelles, tout cela fût-il écrit en style académique, si ce n'est point signé aura les honneurs du panier.

Serons-nous mieux compris ?

L'Italien nous dirait avec raison : Chi lo sa ?

A Plusieurs.—Nous prions nos lecteurs de ne nous envoyer rien de ce qui concerne les annonces. Les adresses sont données clairement par chacun des commerçants qui font paraître leurs annonces dans notre journal : nous ne pouvons, à notre grand regret, servir d'intermédiaire entre nos bienveillants lecteurs et ces maisons ; d'ailleurs, c'est tout aussi facile de leur écrire directement que de nous écrire à nous, qui n'avons rien à voir en ces affaires.

UN QUADRILLE PEU BANAL

Montréal avait pourtant assisté à bien des scènes et vu beaucoup de choses ; les grands carnivals d'hiver, les cavalcades de la Saint-Jean-Baptiste, les troupes de Buffalo Bill, les éléphants de Barnum ; mais il n'avait jamais vu ce qui devait se passer dans la nuit du 25 octobre 1887, au coin des rues Dorchester et des Allemands—aujourd'hui Hôtel-de-Ville—en plain quartier Latin canadien.

Vers onze heures du soir, le 25 octobre 1887, quelques étudiants de première année—ce sont les plus terribles—revenaient de la dissection où l'on se penche sur les cadavres froids, lorsque, arrivés au coin des rues nommées plus haut, ils rencontrèrent trois Italiens qui regagnaient leurs foyers, paisiblement, sans aucun scrupule d'avoir répandu des fausses notes dans tous les coins de la ville. Ils marchaient en silence, la tête basse. Comme toujours, l'un d'eux portait une harpe, les deux autres chacun un violon.

L'occasion fait le larron. A la vue de cet orchestre ambulante, les étudiants eurent une idée épatante.

—*Eureka !* s'écria l'un.

—Je comprends, fit un autre.

—Moi aussi ! ajouta un troisième.

L'idée de chant et de danse venait de surgir dans leur esprit.

Après une journée d'études sérieuses, après une veillée passée à fouiller des cadavres nauséabonds, il était bien permis de se divertir un tantinet.

A cet effet, le plus entreprenant des étudiants aborda les artistes et, s'adressant au harpiste, qui paraissait le maître de l'orchestre, demanda s'ils consentiraient à venir dans une chambre, tout auprès, faire un peu de musique. Il appuya sa demande d'un geste qui fit résonner dans sa poche quelque chose d'argent ; ce qui signifiait moyennant finance.

Un sourire de consentement illumina les figures des trois Italiens.

La chambre des étudiants était tout au coin.

On y monta.

En un tour de main on fit de la place pour tout le monde. La table fut poussée dans un coin, le lit dans l'autre.

Les Italiens eurent vite fait d'accorder violons et harpe, et les étudiants entonnèrent des chansons en l'honneur de leurs vingt ans, de leur Mimi Pinson. Mais les chansons ne suffirent pas pour exprimer

l'allégresse que l'on ressent. On propose la danse. Mais on s'aperçoit que la chambre est un peu petite, et qu'il y fait chaud. On ouvre la fenêtre. Cela n'agrandit pas la chambre. Ce fut alors qu'un étudiant proposa de descendre dans la rue. Pourquoi pas ? C'était la nuit. Il n'y avait personne.

Les Italiens se firent tirer l'oreille. Cependant ils se rappelèrent qu'ils n'avaient pas encore été payés, et ils accédèrent au désir des étudiants ; ils durent même s'asseoir sur le bord du trottoir.

Ce fut d'abord un quadrille, puis un cotillon, puis on revint au quadrille.

Tout le monde s'épongeait le front, et s'écriait :

—Dis donc, est-ce qu'on s'amuse ?

—Et nous en avons pour jusqu'au matin.

—C'est mieux qu'à la dissection !

Mais hélas ! ici-bas—même chez les étudiants de première année—tout plaisir a sa fin, toute joie est de courte durée...

C'était l'heure où, dans Montréal, la police vigilante, sortant des retraites sûres où elle a passé la soirée,—heures de bagarres et de troubles—hasarde un pied au dehors pour contempler le calme des nuits montréalaises.

Attirés par le son des violons et de la harpe, deux agents de police qui descendaient la rue des Allemands, se risquèrent dans la direction d'où provenait le bruit.

A la vue de ces perturbateurs de l'ordre public, d'une audace sans précédente, un cri d'indignation vint expirer sur leurs lèvres.

—Oh ! fit l'un, quelle belle arrestation !...

—Oui, mais si nous étions plus nombreux ; répondit l'autre.

—Assurément, ce sont des étudiants.

—Il faut les mettre à l'ordre.

—Il faut faire un exemple au commencement de leur année universitaire.

—Alors, vite, allons chercher du renfort !

Au poste voisin ils coururent...

Après avoir donné leur parole que ce n'était pas une bagarre et qu'il n'y avait aucun danger, ils ramenèrent avec eux un détachement d'une vingtaine d'hommes. Ce n'était pas trop : la prudence est la mère de la sûreté.

En un clin d'œil ils furent sur les lieux.

Pourtant les étudiants furent les plus malins. Les virent-ils venir ? les sentirent-ils dans l'air :—comme les sensibles sentent les insectes méchants ?—Toujours est-il que les danseurs résolurent de s'éclipser, en laissant les trois Italiens comme otages.

Force fut à l'orchestre européen d'aller terminer sa nuit et son concert dans les cellules du poste de la rue Ontario.

Mais les étudiants ont bon cœur ; le lendemain matin, ils envoyèrent un représentant à l'Hôtel-de-Ville, et lorsque le Recorder eût imposé de sa voix grave et sonore, aux Italiens coupables, l'amende que comportait leur faute : c'est-à-dire trois piastres ou huit jours, le représentant paya rubis sur l'ongle.

Harpiste et violonistes furent rendus à la société. Ils sortirent en maugréant, jurant mais un peu tard, qu'on ne les y reprendrait plus.

Quant aux étudiants, ils en ont vu bien d'autres depuis.

J.-EMILE FORTIER, M.D.

ÊTRE BLONDE !

MONOLOGUE EN PROSE POUR JEUNE FILLE

(Avec un peu d'emphase). Mon rêve ! ma hantise !... être blonde... (poétiquement) blonde comme l'or, comme la lumière, comme les moissons.

Hélas ! je ne le serai jamais ! car les teintures, les produits chimiques... oh !... fi donc !... Non, non... être blonde de naissance, avec des yeux bleus... un teint de lis et de roses... (vieux style).

Pourquoi ce désir ? direz-vous... Pourquoi ?... Mais feuillotez les poètes : Blonde ! blonde ! toujours ce mot, insulte à mes cheveux bruns ! (Réfléchissant un

peu). Est-ce parce qu'il rime avec onde... monde... profonde ?... mais brune rime très joliment avec... lune par exemple ?... (Souriante). Et même, Musset, oh ! cela me console un peu, je l'avoue... (Déclamant). "Je rayonnerais sous ma tresse brune, comme un clair de lune, en capuchon noir..."

(Répétant, souriante, l'air flûte)... "Sous ma tresse brune... comme un clair de lune..."

(La mine soudain allongée). Mais ailleurs... le même poète... inconstant poète !... ne dit-il pas, ou ne fait-il pas dire (déclamant) :

"Nous allons chanter à la ronde,
Si vous voulez,
Que je l'adore et qu'elle est blonde,
Comme les blés !..."

(Découragée). Hélas ! oui... blonde, cela va sans dire... qui donc ? mais celle qu'on adore... la femme... la femme idéale !... En prose, il y a ballottage... beaucoup d'héroïnes brunes, j'en conviens... mais les mots qu'on trouve pour les blondes sont plus doux... plus caressants.

(Joignant les mains, avec ardeur). Oh ! être blonde ! Elles ont le monopole des tendres couleurs : le bleu... le blanc... le rose... c'est leur royaume.

Nous, les brunes, quand nous nous marions... nos amies... (s'interrompant, avec un peu de malice) les amies sont toujours assez... pointues, dans ces moments-là... nos amies disent, le lendemain : (Imitant) "Ah ! ma chère !... cette pauvre une telle !... une mouche dans du lait !..."

(Soupirant). Rester comme la nature vous a créées... (Se regardant avec une certaine complaisance). Mon Dieu !... question de coloris à part... on n'a pas trop... trop à s'en plaindre... de cette nature...

(Avec une brusque franchise). Et même, tenez... un aveu... ou plutôt, vous avez deviné ?... ce discours est une ruse... Brune, j'exalte les blondes... l'artifice est un peu usé... mais... n'est-ce pas que vous préférez les brunes ?

HENRIETTE BEZANÇON.

COURRIER DE LA MODE

Extrait de *La Saison*, journal illustré des dames, 30, rue de Lille, Paris. Spécimen gratuit sur demande.

Grand succès pour la robe souple en crêpe de chine de nuance claire, avec longue étole de filet vénitien. Ceci pour s'habiller. Pour porter à la campagne, la faveur de nos élégantes va aux toiles à voile écruës, plus ou moins incrustées de grosse guipure. Enfin pour les soirées de casino ou de théâtre champêtre, de même que pour les garden-parties, on a définitivement adopté les vaporeuses mousselines claires, rayées d'entre-deux de fines dentelles noires ou brodées à même au plumetis comme du temps de l'Impératrice Joséphine qui, en sa qualité de créole, n'aimait que les mousselines, les organdys et toutes les étoffes légères quelles qu'elles soient.

Les chapeaux sont de plus en plus lourds, surchargés de garnitures et assez hauts de fond ; nous parlons en ce moment du chapeau modiste. Le genre chapelier ou demi-chapelier est au contraire assez joli, avec son fond carré plutôt large, jarreté d'un large biais de velours.

Les coiffures elles-mêmes tendent à s'alourdir. Elles sont moins ondulées, moins ramassées par conséquent. Les cheveux soufflés s'arrangent sur le front en un large bandeau, avec raie de côté, qui durcit singulièrement la figure. Puis, les cheveux de la nuque, retroussés à racines droites, manquent d'élégance. C'est dur pour l'ensemble de la physionomie, vue de face ou de profil. Cependant, quelques personnes peu soucieuses des petits changements de la mode, continuent à relever leurs cheveux sur le front et à les tordre en casque.

Sur ces coiffures, le chapeau se pose mieux que sur le chignon très haut, soutenu par un peigne Empire. Cependant, pour être juste, nous devons avouer que les lourds turbans de paille et de tulle (lourds à l'œil s'entend) les gerbes d'iris, les toques de feuillage ou de thyrses de marronniers, les tiges de lis, qu'on